

Il retrouva, enfin, le disque dans l'alignement vertical des albums multicolores rangés sous le téléviseur. Paprika Plains, la chanson qu'il cherchait occupait toute une face mais ne donnait pas son titre à ce double album de Joni Mitchell.

Joni Mitchell, c'était sa frangine de musique, celle vers qui il retournait toujours. Bien sûr, d'autres chanteuses peuplaient sa discothèque et souvent le faisaient vibrer, mais Joni, c'était Joni, la meilleure selon lui. Cette Canadienne avait immigré vers la Californie, poussée par une force qu'elle ne pouvait maîtriser, abandonnant son bébé, quittant bientôt son mari, celui qui lui avait donné son nom. Blonde, les yeux bleus, décontractée et sophistiquée à la fois, très fine, tourmentée souvent, naturelle toujours, musicienne, très musicienne, éclectique dans sa musique, novatrice, toujours entourée d'excellents musiciens, il l'avait suivie année après année, plage après plage, découvrant toutes les facettes de sa musique, toutes les évolutions. C'était un deuxième monde, l'univers musical de Joni.

Chaque fois qu'elle chantait, il avait un comme un flash... Françoise. Faut dire qu'en les comparant toutes les deux, on aurait dit deux sœurs. Cela le gênait. Parfois il souriait doucement, parfois il enrageait que cette musique qu'il aimait tant soit altérée par Françoise, maudite Françoise, tu ne pourrais pas te faire oublier un peu et laisser chanter Joni, tranquille !

Quand il avait vu Françoise pour la première fois, il avait ressenti une impression de déjà-vu, et rapidement, il avait fait le rapprochement, grâce à la photo de Joni sur son album *For the roses*. Quelle ressemblance étrange !

Assis confortablement dans son fauteuil, il se laissa emporter par la musique, mais les accents un peu brutaux du piano lui rappelèrent le style particulier de la chanteuse, contrastant avec la subtilité qu'elle pouvait avoir quand elle était à la guitare, mais sa voix mouvante et flexible balaya vite ce côté malhabile et direct dans son jeu.

Il se servit un grand scotch, boisson qu'il n'affectait guère, sauf dans ces circonstances où il avait besoin de faire le point, d'apprécier le temps,

de déguster les événements, qu'ils soient heureux ou non, de les vivre pleinement, de les analyser, de les assimiler.

L'alcool, doucement, embruma son esprit et son regard flou errait sur tous ces meubles, ces tableaux, ces bibelots qu'il aimait et qui avaient tous une histoire.

La musique se fit plus douce, son esprit planait... planait, il oubliait tout... sauf les violons, le piano... Joni, sa « vieille » frangine de musique était là, le temps s'arrêtait, suspendu aux doigts d'une fée. Ses yeux se noyaient, instant magique. Cette musique semblait être la sienne, quand il s'évadait devant son orgue, quand ses doigts oubliaient l'accord difficile, quand la musique devenait réalité, quand l'imagination devenait réalité. Surtout, surtout, quand les doigts sur le clavier étaient animés un court instant par une force incontrôlable, et une mélodie venait ; pour Joni, c'était pareil, elle s'isolait, même dans un groupe de personnes, impossible de lui parler, et sur la guitare venaient les accords magiques d'un nouveau morceau.

Puis le piano et les violons s'effacèrent pour le final, long prologue à cette musique absolue. La batterie scandait la folie, le saxo le génie, et la basse obsédante de Jaco Pastorius... Cette basse, esclave de la musique, et qui, là, donnait toute la magnificence de ses sonorités... pour faire oublier qu'il était déjà bien tard, que l'on puisait dans ses réserves, et qu'il allait falloir se poser.

Le claquement sec du bras de la platine phono fit revenir Jacques à la réalité.

Françoise.

Françoise... déjà... déjà vingt ans !

Il y a dix-neuf ans, il vivait la même scène, enfin presque, les mêmes personnages, un décor semblable. Il l'avait vécue, vidée, séchée, assommée, errant, perdu, sombrant, et le bateau ne voulait pas couler. Un sérieux coup de tabac sur sa vie, de ces tempêtes où vous survivez, mais qui vous arrachent un bout de plage ou quelques rochers de votre cœur. Le vent cesse, la mer se calme, les déferlantes font place à l'étalement... mais le cœur reste marqué... À jamais.

Une image brève émergea de sa mémoire.
Un flash.

Flash-back.

Mauvaise photo, floue, sombre. La première image qu'il avait eue d'elle.

Un soir, c'était vers Pâques. L'époque de l'année, il s'en souvenait ; mais pour l'année, il dut faire un bref calcul, c'était... il y a dix-neuf ans. En fin de journée, il était passé au mess des officiers prendre un pote de promo alors sur la base pour une représentation de la Patrouille de France dont il faisait partie. François était un pilote de grande valeur, avec cette passion dans le sang. Ensemble, ils avaient commencé leur apprentissage au vol. Hélas, en école de spécialisation, François perdit quelques dixièmes à un œil. Contraint, il avait quitté le circuit « chasse » pour devenir moniteur dans les écoles de l'armée de l'air. C'était une belle revanche pour lui, d'avoir pu rejoindre la Patrouille.

C'était une occasion de passer une bonne soirée, à se rappeler le temps de leurs débuts ; Jacques lui présenterait sa petite fille, Élixa, lui raconterait son divorce, ses projets, lui donnerait des nouvelles des autres pilotes de la promo.

Il se cala dans un fauteuil, non sans remarquer cette fille assise à quelques mètres de lui. Il ne la connaissait pas et se mit à l'observer discrètement. Elle semblait comme une pièce rapportée au décor, cette blondeur féminine là où se côtoient en général des hommes en bleu marine ou en combinaison de vol.

Brusquement, la voix enjouée teintée d'accent vosgien de son ami le fit sursauter :

« Ah, Méchoui ! Bon Dieu, ça fait plaisir de te revoir donc ! »

Méchoui, c'était le surnom de ses débuts – il allait par la suite en avoir d'autres. Il pouvait ainsi dater ses rencontres en fonction du surnom qu'on lui attribuait. Il se leva prestement et faillit étouffer dans l'accolade virile de François. Ils quittèrent le mess d'un ton joyeux. Jacques sentait le

regard de l'inconnue les suivre. Il esquissa un dernier regard vers elle tout en franchissant la porte.

Il oublia un peu cette rencontre, persuadé qu'il ne la reverrait pas. Elle lui semblait trop irréelle.

Il se trompait.

Quelques jours plus tard, alors qu'il discutait avec ses potes de tout et de rien, il la remarqua, buvant un café en compagnie d'un collègue. Il n'avait pas de vol programmé pour l'après-midi, aussi s'attardait-il à table. Souvent, on lui demandait pourquoi il mangeait si vite, il répondait qu'il avait pris l'habitude de prendre son dessert dans les 4L qui le ramenaient aux opérations pour un nouveau vol. Ses yeux et son esprit s'évadèrent discrètement de cet entourage bruyant. Vers elle. Elle.

La première impression qu'il avait eue se confirma. Elle dénotait au milieu de ces uniformes. Une femme. En civil. Certes, ce n'était pas la seule, mais c'était son style qui dénotait. Cet air de Californienne des années soixante. Sharon Tate avec son serre-tête fleuri ? Non, pas assez belle, pas assez sophistiquée, trop humaine ! Non, mais... mais... Joni Mitchell sur la photo du disque *For the roses*, oui... ! C'était ça ! Même candeur, même humilité, même fraîcheur. Joni chantait « *I am a woman of heart and mind* ».¹

Jacques s'était échappé de la conversation de ses compagnons, il décollait... et cette fois-ci sans quelques tonnes de poussée derrière. Dans un moment de lucidité, il se dit que, même sans avion, il est possible de voler.

¹ Je suis une femme de cœur et d'esprit.